

APEIROGON

1. Introduction

- Angela Merkel dans le Monde du 11/12/21 : "J'ai appris que même les questions les plus compliquées peuvent trouver des réponses, si nous regardons les choses avec les yeux des autres, et si nous avons du respect pour l'histoire, les traditions, les religions et les identités qui ne sont pas les nôtres"

- Colum Mc Cann qualifie son roman de "roman irlandais". Etre irlandais signifie aller voir ailleurs.

- thème du roman : connaître, comprendre le fonctionnement de l'autre

- chronologie :

Colum Mc Cann situe son récit en 2016, les deux pères se connaissent alors depuis 11 ans.

Les points de référence sont les deux dates de la mort des 2 jeunes filles tuées, à savoir Smadar en 1997. C'est d'ailleurs l'année de naissance d'Abir, morte en 2007.

2. L'auteur, Colum Mc Cann

Ecrivain irlandais vivant à New-York, auteur à succès, couronné de prix prestigieux, dont le National Book Award. Il met en scène des destins de personnages meurtris, déboussolés, mais qui luttent. Il pratique la littérature comme une quête spirituelle.

Selon lui, Apeirogon n'est pas un roman politique.

L'écrivain raconte une histoire. "Je n'essaie pas de décrire, ni d'analyser, ni d'expliquer la politique de l'état palestinien ou celle de l'état israélien. Je raconte l'histoire de deux pères de chaque nationalité à Jérusalem de nos jours. Ce qui m'importe, c'est la façon dont je peux atteindre le cœur du lecteur. Il faut des Rami et des Bassam pour que nous prenions conscience que certains nous divisent et prospèrent sur nos divisions" (America, hiver 2021)

3. un roman à la composition étrange, déroutante, voire décourageante

Les événements qui tissent les histoires de Bassam et Rami apparaissent par touches, parmi de nombreuses autres informations, qui si elles étaient regroupées de manière linéaire, pourraient être un récit à part entière.

La construction est symétrique, chaque moitié de texte compte 500 chapitres. Le chapitre médian est numéroté 1001, les suivants sont en ordre décroissant.

D'où vient ce choix ?

Colum Mc Cann se réfère aux contes des 1001 nuits, et souligne l'immense intérêt de la forme orale. Même si le livre disparaît, l'histoire, le récit ne disparaîtront jamais.

Il cite Jim Harrison "La mort emportera beaucoup de choses, mais n'emportera pas mes récits".

Le monde est fait d'histoires.

En Israël comme en Palestine, on raconte beaucoup d'histoires, mais l'une ou l'autre partie, voire même les deux, disent "N'écoutez pas !"

Colum Mc Cann rapporte la parole d'un Algérien : "Si vous parlez, vous mourez. Si vous êtes silencieux, vous mourez. Donc, parle et meurs".

Or, il faut raconter l'histoire de ce qui se passe dans le monde.

Avec Apeirogon, l'auteur conte l'histoire de deux pères, l'un Israélien, l'autre Palestinien. Ils ont choisi de la forme, construction chacun perdu une fille pendant le conflit, ils deviennent amis. Ils racontent leur histoire pour mettre leur chagrin au service de la paix.

Le titre

Définition : un apeirogon est un polygone avec un nombre infini de côtés.

Apeirogon est un roman aux 1001 facettes. Ce sont les 1001 facettes du sujet complexe qu'est la tragédie sans fin du conflit israélo-palestinien, que l'on peine à cerner, comme les 1001 lambeaux que l'on peut recueillir après un déflagration.

Il y a donc 1001 chapitres, de forme et longueur extrêmement variables. Ils permettent à l'auteur d'aborder l'intime et la grande histoire, la philo, l'ornithologie, la religion, la géographie, la musique..... autour d'un conflit qui semble interminable, dont les contours ne cessent d'évoluer.

Tous ces éléments sont disséminés, dans le désordre absolu, tout au long du livre.

Ils concernent notamment :

- les deux histoires familiales, celle des deux jeunes filles assassinées, le cheminement des deux pères, les réactions des mères, la mort et ses rites....
- les conditions de vie en Cisjordanie, le territoire morcelé, le mur de séparation dit mur de sécurité, les barrages et check-points, l'état des routes, la distribution de l'eau...
- les oiseaux migrateurs qui survolent librement ce minuscule territoire que sont la Palestine et Israël, les traditions d'élevage, de capture, notamment des faucons
- les armes utilisées par les Israéliens et les Palestiniens, leur origine dans le temps, leur provenance...
- de nombreuses références culturelles, dont les contes des 1001 nuits, des références musicales, comme La Conférence des Oiseaux de Messiaen
- le cercle des Combattants pour la Paix, qui réunit des Israéliens et Palestiniens ayant combattu, et s'engagent dans la non-violence.
- le Cercle des Parents, qui rassemble les parents endeuillés à cause du conflit israélo-palestinien, au sein duquel témoignent Rami et Bassam.

Le lecteur ressent ces incises aux sujets très variés comme des digressions, plus ou moins intéressantes, souvent importunes, en tout cas dérangement pour suivre le fil des événements, un peu à l'image d'une pensée qui rebondit sur un mot, une parole, qui prend une nouvelle direction.
ex. ch275D : une chercheuse palestinienne Dalia, enregistre les bruits de la nature ; "elle était également attirée par le bruit de la pluie qui claquait sur les feuilles d'olivier"
ch274D : "une des choses que le fils de Rami, Elik, apprit de bonne heure pendant sa formation de parachutiste était la discipline particulière qu'exigeait le transport de l'eau...."

Avec Apeirogon, l'auteur conte l'histoire de deux pères, l'un Israélien, l'autre Palestinien. Ils ont choisi de la forme, construction chacun perdu une fille pendant le conflit, ils deviennent amis. Ils racontent leur histoire, leur peine, pour mettre leur chagrin au service de la paix.

4. Le cadre du roman

On est en 2016. Le cadre du roman est le trajet aller-retour de Rami, l'Israélien, et de Bassam, le Palestinien, de leur domicile vers le monastère de Crémisan, situé sur une colline près de Bethléem, en Cisjordanie. ([photo ch 323](#))

Le trajet aller correspond aux chapitres 1 à 499. Au 1^{er} chapitre, on voit Rami rouler sur les collines de Beit Jala, proches de Jérusalem, mais en territoire cisjordanien.

Le trajet retour correspond aux chapitres 499 à 1. Au chapitre 6D, Bassam vient de rentrer chez lui à Jéricho. La dernière phrase du dernier chapitre "*les collines de Jéricho sont un bain d'obscurité*", est à mettre en parallèle avec la 1^{ere} phrase du ch1 "*les collines de Jérusalem sont un bain de brume*"

Trajet aller

On fait d'abord connaissance avec Rami, qui se déplace en moto. Son plaisir à rouler, à pousser sa machine quand c'est possible, son observation des paysages traversés de Cisjordanie, où il emprunte les routes réservées aux Israéliens, ignore celles interdites. [chp2 - ch 64](#)

Rami arrive avec une heure d'avance au rendez-vous, parce qu'il a oublié que les changements d'heure fin octobre n'ont pas lieu le même jour en Cisjordanie et Israël !

C'est donc Rami qui voit Bassam arriver dans sa Kia, à l'heure dite.

A l'heure dite : ce n'est que dans la 2^e partie du roman que l'on comprend combien cette remarque ne manque pas de sel, à lire toutes les embûches qu'un Palestinien peut rencontrer lorsqu'il se déplace, à savoir les nombreux checkpoints, fixes ou mobiles, prévisibles ou non.

Les deux amis se retrouvent donc à 400 m du monastère, se font des politesses pour savoir lequel va passer en premier. Leur évidente complicité, leur profonde amitié est attestée par leur blague récurrente "Eh, on n'a pas assez souffert comme ça ?".

Ils s'avancent, sont accueillis par un moine qui les guide vers la salle qui leur est réservée, où chacun d'eux va tenir sa conférence devant un groupe de 8 personnes venues d'Amérique, d'Irlande, du Japon, de France, du Chili, du Danemark et de Tchéquie (Terezin, alias Theresienstadt, camp de concentration)

Les deux conférences correspondent aux deux chapitres 500. Dans le 1^{er}, c'est Rami qui raconte son histoire. Dans le 2^e, c'est Bassam.

Entre les deux, le chapitre 1001 est constitué d'une seule, très très longue phrase. C'est le conteur qui prend la parole, s'adresse aux auditeurs présents, et aux lecteurs : "il était une fois...un Israélien venu en moto au monastère de Crémisan afin d'y retrouver Bassam..."

Trajet retour

En symétrie, le trajet retour est centré sur Bassam.

Son itinéraire ([ch367D](#)) fait pendant à la description du trajet emprunté par Rami à l'aller . La conduite de Bassam est prudente, d'autant plus qu'il n'a qu'un phare en état de marche. Crainte des contrôles israéliens. Rester calme et philosophe lors de l'attente imposée aux checkpoints, adopter la bonne attitude pour n'éveiller aucun soupçon, ne donner prise à aucune suspicion.

Le roman se termine quand Bassam arrive enfin chez lui, dans sa maison de Jéricho. Il envoie alors un SMS à Rami "*Bien rentré, mon frère*", Rami répond aussitôt par l'émotycône des 2 pouces en l'air, et au-dessous "*A demain*".

Quel chemin a parcouru chacun, pour devenir l'ami, le frère de l'autre?

5. Rami, né en 1950. Il a 66 ans au moment du récit.

Il se présente comme un jérusalémite de la 7^e génération. Son père est hongrois, rescapé des camps de concentration, puis accueilli par une famille qui habite Jérusalem depuis 6 générations. Sa mère est née dans une famille ultra-orthodoxe.

Rami se déplace à moto. Il aime rouler vite, pousser sa machine. A l'avant gauche de sa moto, un autocollant "**ça ne s'arrêtera pas tant que nous ne discuterons pas**".

Sa jeunesse : il est timide, le rigolo de la cour d'école, le pitre. Sa timidité s'accompagnait d'un sourire narquois. Renvoyé de l'école à 13 ans. Pétrifié, que va-t-il faire ?

Apprend le graphisme à l'école technique.

Enfance marquée par l'éducation à la vigilance, à la méfiance : surveiller les têtes basanées dans le bus, repérer la sortie, jeter un coup d'oeil sur les chaussures pour vérifier si elles sont poussiéreuses....

Fait son service militaire, comme son aîné Elik le fera. "refuser de servir, c'était s'isoler. Perdre, ce n'était pas Israël. C'était un devoir, purement et simplement. Rami l'avait fait, ses fils le feraient". Il a fait 3 guerres : les six jours en 1967 au Sinaï, Yom Kippour en 1973...

"Les Arabes n'étaient que des objets pour moi, lointains, abstraits, insignifiants, ils n'étaient même pas visibles... Nous ne voulions pas qu'ils soient de véritables personnes" "Par la suite, il

comparerait la guerre à une forme d'oeuvre d'art atroce : les civières arrivaient blanches et repartaient rouges"

Il revient de la guerre amer, déçu, en colère, réfractaire à toute forme d'engagement.

Il reprend ses études à l'école des Beaux-Arts, épouse Nurit, universitaire brillante, mène une vie parfaite de famille protégée dans une maison sûre. Il vit alors "dans une bulle, complètement détachée du monde extérieur". Ils ont quatre enfants. Smadar est la 3^e, née en 1983.

Smadar (1983 – 4/09/1997, quelques jours avant Yom Kippour)

Raisin de la vigne, l'éclosion de la fleur.

C'est une enfant pleine de vie, de talents, vive, excellente écolière.... Ses parents la voient devenir médecin. Elle pratique la danse, la natation, écoute de la musique sur son walk-man.

Elle a un lien très fort avec ses deux grands-pères.

- **Yitzak Elhanan Gold**, hongrois, interné à Auschwitz, arrivé à Tel-Aviv à la libération du camp. Il ne parlera de son expérience de l'holocauste que lorsque Smadar l'interrogera dans le cadre d'un projet généalogique à l'école. A la fin de ce projet, tous deux feront un voyage en Hongrie.

- **Matti Peled**, père de Nurit

ancien général héros des guerres israéliennes, devenu protestataire, militant contre l'Occupation, universitaire qui enseigne la poésie palestinienne à l'université de Tel-Aviv. Il prône la primauté de la paix, affirme que l'Occupation est incompatible avec une démocratie juive sûre, Très estimé, mais reçoit des menaces de mort.

Smadar lui rend un bel hommage lors de ses 70 ans. (ch 461)

Il meurt en 1995, 18 mois avant Smadar.

Attentat du 4 septembre 1997

3 kamikazes, venant de Naplouse et déguisés en femmes, se font exploser à Ben Yehuda street.

Quand Rami et Nurit apprennent la nouvelle de l'attentat, ils cherchent aussitôt à s'assurer que leurs enfants sont à l'abri. Smadar était censée faire du baby-sitting, mais était partie en ville avec des amies. ch282

Ils retrouveront leur fille dans la nuit, à la morgue.

Smadar est enterrée à côté de son grand-père. Après les 7 jours de la shiva, où la famille reçoit les condoléances, "vous vous retrouvez seul"

Réaction de la famille

Nurit, engagée à gauche, se fait harceler. Elle répond aux interviews, dit que les kamikazes sont aussi des victimes, qu'Israël, Netanyaou ont du sang sur les mains. Refuse les condoléances de Netanyaou qu'elle connaît depuis l'école. Décide de prendre un congé sabbatique et passe 11 mois à Londres avec Ygal, leur plus jeune fils. Là, elle se protège de toute vie publique, mais poursuit ses écrits universitaires.

Elik, le frère aîné, est au service militaire jusque 1998. Après la shiva, son commandant lui parle d'abord de vengeance, de "taper le Hezbollah", mais va se rétracter suite aux propos de Nurit dans la presse. Elik ne sera plus autorisé à partir en opération sur le terrain.

Rami

Comment vivre ?

Il est d'abord submergé par l'idée de vengeance, puis voudrait continuer à vivre comme si rien ne s'était passé, puis viennent les questions : pourquoi ? Comment ? Ce cheminement l'amènera à parvenir à la compréhension de l'autre.

Son engagement

Yitzak Frankenthal, juif orthodoxe, s'était rendu au domicile de Rami lors des condoléances, ce qui avait profondément heurté Rami, non religieux, qui ne comprenait pas ce geste.

Mais Y. Frankenthal a aussi connu le drame : son fils a été enlevé et assassiné par le Hamas en 1994, et milite au Cercle des Parents. C'est une organisation qui réunit "des gens qui ont perdu des êtres chers, palestiniens comme israéliens, mais qui souhaitaient malgré tout la paix", Un an après le décès de Smadar, Rami accepte de se rendre à une réunion "de ces fous" à Jérusalem. Il y va "pour voir", il regarde les gens arriver. Il reconnaît des Israéliens qu'il respectait, admirait. Puis voit des Palestiniens passer en bus. Est-ce possible, un Palestinien qui réfléchit, ressent, respire ? Une femme palestinienne, en robe noire palestinienne, passe devant lui, serrant une photo de sa fille contre sa poitrine.

ch 500 *"j'étais incapable de bouger. Et ç'a été comme un tremblement de terre en moi : cette femme avait perdu son enfant. Ça paraît simple, dit comme ça. Mais ça ne l'était pas. J'avais été dans une sorte de cercueil. Cela m'a ouvert les yeux. Mon malheur et son malheur, le même malheur"*

Rami en deviendra membre en 1999, 2 ans après le décès de sa fille.

Dès lors, sa vie va basculer. Il rencontre des Palestiniens en tant qu'êtres humains, "comme si un coup de marteau lui avait fendu le crâne", il fera un peu plus tard la connaissance de Bassam.

et l'engagement de ses enfants

Elik fera partie des combattants pour la paix. C'est lui qui invitera son père à une réunion de l'hôtel Everest à Beit Jala, où Bassam était présent. Les deux hommes sont assis l'un à côté de l'autre. A ce moment, il y a 6 ans que Rami fait partie du cercle des Parents.

6. Bassam, né en 1968. Il a 48 ans au moment du récit

C'est un homme profondément croyant, grand fumeur – officiellement apatride, n'a pas de passeport, juste un laisser-passer.

"le meilleur djihad est celui que l'on mène contre soi-même".

Il passe son enfance près de Hébron, sa famille habite dans une grotte, très bien aménagée, confortable bien que sans eau ni électricité, mais fraîche en été, tempérée en hiver. Son père est éleveur, sa mère élève les 15 enfants. *"on était heureux, on avait tout ce qu'on voulait"*

Seul enfant de la fratrie à ne pas avoir été vacciné, il a eu la polio, et en garde une légère claudication. De ce fait, ses parents veillaient particulièrement sur lui.

A 6 ans, il découvre l'existence des soldats israéliens, qui bondissent d'un hélicoptère (**ch200**)

Avec ses copains d'école, quand il a 13 ans, il va "entrer en résistance", c'est-à-dire narguer les soldats, leur jeter des pierres, hisser le drapeau palestinien dans l'école. C'est comme un jeu **ch 500**

Mais les soldats israéliens expulsent les habitants des grottes, au prétexte qu'elles peuvent servir de caches à des terroristes. Démolition des grottes avec des bâtons de dynamite.

Quand il a 17 ans, il découvre avec ses amis des grenades cachées planquées dans une grotte exigüe. Ils vont les lancer contre une jeep de soldats. Pas de blessés, mais poursuite des jeunes Palestiniens, Bassam est à la traîne, les coups le plaquent au sol, une botte se pose sur sa nuque, un coup à l'arrière du crâne l'assomme. Puis il fut cagoulé et frappé.

La prison (de 17 à 24ans, soit de 1985 à 1992)

Expérience de la puanteur, un lieu qui déborde de pourriture. Violence pure, humiliation constante. *"on avait une mission, et les Israéliens aussi : la nôtre était de survivre en tant qu'êtres humains, la leur de nous déposséder de notre humanité"*

Il fête ses 19 ans avec deux dents en moins, plusieurs os cassés, et une poche de perfusion vide à chaque bras. Il passe plusieurs semaines à l'infirmerie, endroit pire que la cellule. Il y est tabassé, humilié, privé de vêtements....

Mais il résiste aux coups, à l'isolement. Reste calme, décide de mettre en place un programme de cours : connais ton ennemi, connais-toi toi-même.

Il apprend l'hébreu, déclame en arabe des poèmes qu'il connaît par coeur.

Il gagne le respect d'un gardien, Hertzl, étudiant en mathématiques. Ce dernier parviendra à lui éviter une raclée, lui procurera un tapis de prières...

A sa 4^e année de prison, il a 21 ans, il voit un documentaire sur la Shoah à la télévision. D'abord, il se réjouit à l'idée de voir tant de millions de juifs souffrir, périr, sans la moindre résistance.. Puis il est totalement déboussolé. On lui avait toujours dit que la Shoah était pur mensonge. Moment décisif. "le meilleur djihad est celui que l'on mène contre soi-même". Il évolue vers la non-violence.

Son calme, sa fermeté, son comportement en général lui valent le respect des prisonniers qui l'appellent commandant, car il était commandant d'une unité du Fatah.

Au bout de 7 ans, sa peine est prolongée de 2 mois, sans raison. Bassam entame une grève de la faim, elle durera 17 jours avant qu'il ne soit libéré. [ch142D-147D](#)

Besoin de vivre, de s'installer dans la vie. Par son cousin Ibrahim, il rencontre sa future femme, Salwa. Ils ne se seront parlé que 2 heures, avant de se marier 34 jours plus tard !

Il travaille dans un ministère à Ramallah. La famille habite à Anata, le 1^{er} enfant, Araab naît au bout de 10 mois en 1993

Son engagement

Il fait partie des premiers Palestiniens qui rencontrent en secret d'anciens soldats israéliens. En 2005, il sera l'un des co-fondateurs du mouvement "Les Combattants pour la paix", qui se réunissent à l'hôtel Everest, près de Bethléem, en Cisjordanie, zone accessible aux deux parties, où il fera la connaissance d'Elik, le fils de Rami, puis de Rami lui-même.

Abir, 3^e enfant de Bassam et Salwa

1997-2007 - = parfum, fragrance de la fleur (arabe ancien)

fillette douée, vive, très douée pour la mémorisation, retient les mots exacts des contes dits par sa mère, aime les maths, commande un livre sur Galilée pour ses 10 ans, aime dessiner, excellents résultats scolaires, trace son prénom dans la poussière sur la voiture de son père,

Elle est tuée par une balle en caoutchouc tirée par un garde-frontière, alors qu'elle rentre dans la cour de l'école après avoir acheté des bonbons à l'épicerie en face de l'école.[ch 14-15- 16](#). Elle est emmenée à l'hôpital par *"un taxi cabossé qui passait par là. Le jeune chauffeur agitait les bras. Niesha, la marchande soulève l'enfant, l'installe, et elle-même se niche entre le siège avant et la banquette pour empêcher l'enfant de rouler par terre"*.

Joint par téléphone, les parents retrouvent leur fille à l'hôpital, *"le genre d'hôpital qui avait besoin d'avoir son propre hôpital"*. Bassam décide de l'emmener à l'hôpital Hadassah, de l'autre côté du mur, à une vingtaine de minutes, option possible étant donné que Abir, de par sa mère, a une carte d'identité israélienne.

Mais l'ambulance, escortée par l'armée – pour sécuriser le convoi- sera bloquée au checkpoint pendant 2h18' avant de pouvoir rouler vers l'hôpital. Abir y agonisera pendant 2 jours et demie. La famille de Bassam, ses amis palestiniens et israéliens remplissent la salle d'attente.

Les articles de presse rapportent des nouvelles vraies, fausses, contradictoires, mensongères, affabulatrices.

Bassam veut déclencher des poursuites pénales, demande une autopsie. Hésitation des médecins, puis refus, sur ordre de l'armée. Il l'obtient néanmoins, s'engageant à la payer lui-même. Une collecte est faite immédiatement parmi les amis présents autour de lui. Coût : 1570\$.

Obsèques d'Abir à Anata.

Bassam rejoindra dès lors le Cercle des Parents. Tout comme Rami, il passera l'essentiel de son temps à témoigner, à faire des conférences, en Israël, et dans le monde.

Le procès contre Israël

Bassam veut absolument traîner en justice le jeune soldat de 18 ans qui a tiré sur Abir. Bien que 14 témoins oculaires soient cités, l'affaire sera classée, l'armée prétextant qu'il n'y a pas de preuves, rejetant les causes possibles du tir sur les Palestiniens, des jets de pierre, des émeutes...

Bassam s'y attendait, il intente alors une action en civil, qui a lieu 4 ans plus tard. La juge procède alors à une reconstitution, ne se laisse pas impressionner par l'armée, et **décète que la responsabilité de l'état est engagée**. Une forte indemnité sera versée à la famille.

Les réactions dans la presse condamnent ce jugement, y voient une exception qui confirme la règle, ou comme "une avancée notable dans le renforcement de la nature démocratique de l'état".

Séjour en Angleterre

Après la mort d'Abir, il obtient une bourse d'études en Angleterre, pour travailler à son mémoire sur l'Holocauste, et toute la famille part à Bradford.

Ils y font l'expérience d'une vie en liberté, mais choisiront de rentrer en Cisjordanie, à Anata. Si un Palestinien s'absente plus de 3 ans, il ne peut plus revenir dans son pays.

Plus tard, ils emménageront dans une maison à Jéricho, avec un verger derrière la maison, et même une piscine, minuscule. Elle contient 4542 litres d'eau alors que la moyenne chez les Israéliens est de 84000, soit près de 20 fois plus !

7. Relation Rami – Bassam

Comment se rencontrent-ils ?

Elik, fils aîné de Rami, tout comme Bassam a participé à la création des Combattants pour la Paix . Depuis 1999, Rami fait partie du Cercle des Parents.

Les deux hommes font connaissance en 2005, à l'hôtel Everest, en Cisjordanie. Elik a invité son père à s'y rendre.

Ch 337 – 338

Soutien inconditionnel de Rami, et des autres Israéliens, lors de la mort d'Abir, deux ans plus tard.

Les deux hommes tiennent ensemble des conférences, se trouvent face au même public, accueillant, réticent, hostile...

Ils feront un voyage commun en Allemagne que Rami redoutait. ch120D,

Surtout, ils ont le souci commun d'éduquer leurs enfants à la paix, à la connaissance de l'autre.

cf.ch194D : Rami imagine une conversation avec Yigal pour le dissuader de faire son service militaire,

cf. 484-486 - Bassam reçoit un coup de tel. du directeur de l'école de Araab. Avec 3 autres garçons, il s'était échappé de l'école pour aller lancer des pierres. Le directeur dit à Bassam qu'il a intérêt à vite retrouver son fils.

Le père retrouve le fils derrière un entrepôt. Les garçons avaient emmagasiné des pierres derrière une barrière de pneus.

Bassam oblige le fils à monter dans sa voiture, va lui raconter ce qui lui est arrivé quand il avait 17 ans, l'arrestation, la prison. *"tu m'entends ? Ils te prennent et ils te cognent. Et après, tu sors et tu lances encore une pierre. Et puis ils te cognent encore. Et tu continues de lancer des pierres...Ça veut dire qu'ils ont gagné"*

Il oblige ensuite son fils à lancer une pierre sur lui, et le soir, lui fait jurer sur le Coran qu'il ne participerait plus jamais à une quelconque émeute.

A la fin du livre, Yigal, 24 ans, et Araab, 23 ans, les fils de Rami et Bassam, poursuivent la mission de leurs pères, côte à côte sur une scène de Tel-Aviv. *« Nous ne parlons pas de la paix, nous la faisons »*.

191D- 188D : Ils montent tous deux *"sur une scène de Tel-Aviv devant 700 personnes, à l'occasion du Jour du souvenir alternatif, pour les Israéliens comme pour les Palestiniens. Ensemble, ils protestèrent contre l'occupation, la ségrégation et la dépossession".*
Conférence commune de Ygal et Araab, fils de Bassam, à Tel-Aviv

8. La métaphore des oiseaux

Les oiseaux sont omniprésents tout au long du livre. Ils remplissent l'espace dès le début **ch. 3 à 10**, et à la fin **ch16D, 9-7D**. -deux énumérations de chacune 36 espèces.

Ils sont les témoins oculaires des marques du conflit. Ils parcourent librement les routes migratoires d'ouest en est, du nord au sud, mais au risque de leur vie. *"le trajet au-dessus de la Palestine et d'Israël est connu depuis longtemps comme une des routes migratoires les plus sanglantes du monde"***Ch193**

Ch192 ce chapitre est le pendant du ch3 et du ch9D. A l'énumération des 36 espèces qui survolent la Palestine, répond l'énumération des 38 obstacles qui leur coûtent la vie.

Les oiseaux sont donc aussi des victimes.

Ils sont libres, mais aussi assujettis à l'homme.

Relation de l'homme et du faucon : Les faucons sont capturés, élevés, soignés, dressés. Les Bédouins ont depuis des siècles, déployé l'art particulièrement cruel de capturer les faucons, afin de les revendre sur les marchés.

Le vol des oiseaux, spécialement celui des frégates, est objet d'étude à des fins militaires de traque, de destruction, pour la réalisation de drones et missiles. On est bien loin du rêve d'Icare...

Ils communiquent par le son **ch16D** – parallèle avec la communication des prisonniers d'une cellule à l'autre

Pouvoir des mots, confiscation au profit d'Israël : Le souimanga de Palestine devient le souimanga d'Israël.

9. Pour terminer

De nombreux fils sont tissés dans le récit, des plus anodins aux plus tragiques, aux plus violents.

Les bonbons sont mentionnés au moins 3 fois :

- "les bonbons les plus chers du monde" sont ceux du bracelet acheté par Abir, qui vont lui coûter la vie,

- Bassam a pris l'habitude de garder le bracelet d'Abir dans sa poche quand il tient ses conférences. Mais au retour de l'une d'elles, lors d'un contrôle à un checkpoint, les gardes-frontières remarquent des taches rose orangé sur ses mains et le retiennent, le fouillent. Cela pouvait être le signe du maniement d'un explosif ! Après cela, il s'abstiendra de prendre le bracelet de bonbons.

- quand le directeur de la prison convoque Bassam pour qu'il termine sa grève de la faim, il a, ostensiblement, un bol rempli de bonbons sur son bureau. Le directeur en prend un, le déplie soigneusement et en offre à Bassam.

Rien n'est anodin. Pas de compromis avec soi-même dans l'attitude non-violente.

